

LE REGARD DU PÈRE ANTOINE CHEVRIER SUR LES JEUNES ACCUEILLIS AU PRADO

A l'heure où l'Église s'apprête à vivre bientôt autour du Pape François un « Synode sur les jeunes », il est intéressant de revisiter un peu l'histoire de ce que le Bienheureux Antoine Chevrier, fondateur du Prado, a lui-même vécu tout au long de sa vie aux côtés de la jeunesse de son temps. Nous verrons que l'« Œuvre du Prado » est très loin de s'être limitée à « une action de type social en faveur de la jeunesse » ; pour autant, le regard particulier que le Saint du Prado a su porter sur les jeunes autour de lui, peut sans aucun doute nous inspirer aujourd'hui ...

Quel regard portons-nous sur ceux qui peuplent plus ou moins habituellement nos rues, nos lieux de vie, nos familles, ou tout simplement nos écrans de télévision ? Qu'est-ce que le Père Chevrier pourrait nous apprendre et peut-être, nous aider à convertir ?

Faisons d'abord trois remarques préliminaires.

1^{ère} remarque : **le Père Chevrier n'est pas Don Bosco, ni Saint Marcellin Champagnat !**

- **Don Bosco** (1815-1888) a fondé à Turin une Œuvre entièrement tournée vers l'éducation de la jeunesse. *Les Salésiens* sont bien connus encore aujourd'hui, à travers le monde, pour leurs écoles, leur pédagogie et leur compétence particulière auprès des jeunes.
- **Saint Marcellin Champagnat** (1789-1840), lui, a fondé *les frères maristes* à partir de la région du Pilat, dont la mission est assez spécifiquement l'éducation scolaire et humaine des enfants et des jeunes. Toutefois, c'est la rencontre par Marcellin d'un jeune au seuil de la mort et ne connaissant rien de Dieu, qui a motivé son action. Les premiers hommes laïcs qu'il a entraînés (les futurs frères maristes) ont alors commencé à faire l'école aux enfants des campagnes isolées, avec le désir de les catéchiser.

Il est vrai « *qu'il y a un peu du Don Bosco et du St Marcellin Champagnat* » chez le Père Chevrier (1826-1879) : très vite, il s'est préoccupé de la jeunesse livrée à elle-même et non catéchisée de la paroisse où il avait été nommé comme jeune vicaire, dans une zone ouvrière aux habitations précaires face à la ville de Lyon, de l'autre côté du Rhône. Par la suite, en réaménageant une ancienne salle de bal, il poursuivra une initiative de « préparation à la première communion » destinée aux jeunes qui n'avaient pu la préparer en paroisse, ou dont les familles s'étaient soudain retrouvées sinistrées suite à une très grave inondation du Rhône, en 1856. Cependant, à la grande différence des Salésiens ou des frères Maristes, il faut dire qu'Antoine Chevrier n'a pas uniquement ni principalement voulu fonder « une Œuvre d'éducation pour la jeunesse ».

Pendant des dizaines d'années, dans la région lyonnaise, puis dans l'Ain et en Isère, en Saône-et-Loire et jusqu'à Bordeaux, se sont multipliées des maisons du Prado accueillant des enfants défavorisés, confrontés à l'abandon familial, pris dans la délinquance ou la marginalisation. Mais dans les années soixante, les prêtres et les sœurs du Prado ont « laissé la main » à des professionnels laïcs, dans un contexte social, religieux et législatif qui avait fortement évolué. Ceux-ci ont alors continué jusqu'à aujourd'hui – mais tout autrement – ce qu'avait initié « l'Œuvre de la première communion », à travers des établissements éducatifs très réputés

et appréciés des autorités publiques, qui portent toujours le nom de « Prado »¹. Autrement dit, dans un contexte nouveau, les fils et les filles du Père Chevrier n'ont pas eu de mal à considérer que le cœur de la vocation pradosienne ne tenait pas essentiellement à l'éducation des jeunes en difficulté. Ils ont discerné que le Père Chevrier avait surtout et avant tout voulu former « des prêtres et des apôtres pauvres pour les pauvres », de « véritables disciples de Jésus-Christ » à partir de l'évangile.

C'est cela qui est resté « la marque particulière » du Prado, jusqu'à aujourd'hui : former des prêtres, des sœurs, des hommes et des femmes laïques consacrés, et maintenant des diacres et de nombreux laïcs hommes et femmes, à la suite et à l'amour de Jésus-Christ. De fait, à l'heure actuelle, les pradosien(nes) n'interviennent pratiquement plus dans le domaine de l'éducatif, à la différence des Salésiens ou des maristes, pour qui c'est « le cœur » de leur vocation.

2^{ème} remarque : **Le terme « enfants », souvent employé dans les écrits historiques du Prado, est trompeur.**
En réalité, ce sont des jeunes entre 12 et 20 ans. On dirait aujourd'hui des ados.

3^{ème} remarque : **le Père Chevrier a pourtant bien commencé son Œuvre à partir des jeunes et des enfants de la Guillotière.**

On pourrait même dire que c'est en bonne partie *grâce* aux enfants et aux jeunes du quartier que tout s'est enchaîné pour l'abbé Chevrier. Son regard de prêtre, son attention évangélique, ne se sont pas détournés de la jeunesse ! Il a su la faire entrer dans son cœur. Et cela a plusieurs reprises...

- Jeune vicaire tout juste nommé à la paroisse St André : deux événements impliquant la jeunesse ont préparé son départ de cette paroisse au bout de six ans, pour rejoindre une initiative lancée par un laïc (« la Cité de l'Enfant Jésus », de Camille Rambaud) :

1) La gifle d'un enfant par le curé BARJOT :

« C'était à la fin du Carême, au moment de la prière du soir. Quelques-uns des enfants, restés en dehors de l'église, s'oublèrent jusqu'à jeter le trouble dans le lieu saint. Un prêtre sortit – il s'agit de Mr BARJOT – pour faire cesser les perturbateurs qui s'enfuyaient ; mais l'un d'eux, le plus âgé et peut-être le moins coupable parce qu'il ne prit pas la fuite avec ses camarades, paya pour les autres et fut souffleté. Le père de l'enfant s'emporta contre l'auteur de l'injure reçue. L'enfant ne fit pas sa première communion, un autre enfant vint au monde dans la même famille, on ne le présenta pas au baptême. Une démarche conciliante auprès de ces pauvres gens trop susceptibles, une parole miséricordieuse de la part de celui à qui avait échappé ce mouvement aurait peut-être tout arrangé. L'abbé Chevrier pria, supplia pour l'obtenir, ce fut en vain. Un jour qu'il insistait et rappelait doucement que la mission du prêtre est toute de patience et de mansuétude, on lui répondit qu'il était un imbécile. » (Déposition de Jean-Claude Perrichon au procès de canonisation, cité par Olivier De Berranger, in « Antoine Chevrier, dis-nous ton secret », page 42).

2) Une initiative pour les jeunes, brisée par le même curé BARJOT :

Antoine Chevrier avait lancé une petite chorale pour les jeunes gens, la « société St-Louis-de-Gonzague ». Tout en étant très réaliste, il avait mis beaucoup d'espoir dans cette initiative en direction des jeunes : « *Je désirerais enrôler tous les jeunes gens de Saint-André, mais cela n'est guère possible.*

¹ www.prado.asso.fr

Cependant j'en compte aujourd'hui vingt qui seront fidèles et qui je l'espère serviront de noyau pour les autres. »

Or, « l'expérience fut de courte durée. Les anciens de la paroisse auront-ils pris ombrage de cet engagement de jeunes aux premières lignes ? Se seront-ils plaint à M. le Curé ? Ou plus simplement, ce dernier n'aura-t-il rien toléré qui change les habitudes ? Toujours est-il qu'en pleine Fête-Dieu de cette année-là, alors que les membres de la société St-Jean-Louis-de Gonzague commençaient à former le chœur principal de la procession en plein air, Mr BARJOT ordonna leur dispersion ! » (O. De Berranger, id. p.42)

On voit bien à travers ces deux faits, quel était le souci du Père Chevrier envers la jeunesse du quartier lorsqu'il était jeune vicaire en paroisse.

Là-dessus, dans la nuit de Noël 1856, en méditant devant la Crèche, il va recevoir une grâce de Dieu, une illumination spirituelle tellement forte qu'elle va réorienter toute sa vie et sa manière de vivre son ministère. Peu de temps après, il demande au Cardinal de quitter la paroisse St André pour rejoindre cette « Cité d'Urgence de l'Enfant Jésus » située dans l'actuel quartier des Broteaux, qui n'avait plus d'aumônier. Il se propose ainsi d'aller vivre au plus près des familles et des personnes sinistrées, dans des conditions de vie beaucoup plus précaires que celles du presbytère de la paroisse St André. Ce que le Cardinal accepte.

- En tant qu'aumônier de la Cité d'urgence : il aura en particulier à s'occuper de préparer les enfants et les jeunes de ce lieu à la première communion. Il est aidé dans cette tâche par quelques jeunes adultes, hommes et femmes : en particulier Pierre Louat, Marie Boisson et Amélie Visignat. Il prendra aussi plusieurs belles initiatives, notamment liturgiques qui, avec ses sermons, attireront beaucoup de gens déjà au-delà de la Cité d'urgence, y compris des beaux quartiers de Lyon.

Or là, c'est à nouveau la préoccupation des jeunes qui va motiver son départ, au bout de quatre ans. Antoine Chevrier constate en effet que le lieu devient manifestement inadapté pour bien *faire connaître, aimer et suivre Jésus-Christ* aux enfants et aux jeunes. Pierre Louat, Marie Boisson et Amélie Visignat partageant son avis, il rêve alors de trouver un lieu vraiment « pour les enfants », où ils se sentiraient vraiment « chez eux ». On s'en rend compte dans une lettre décisive, qu'il adresse en juin 1859 au fondateur de la Cité Camille RAMBAUD (alors parti à Rome pour se préparer à la prêtrise) :

« Pauvres petits, ils sont bien à plaindre, les pierres, les maisons ont pris leurs places, alors ils ne reviennent plus, ils vont ailleurs malgré nous, ou plutôt nous les forçons d'aller ailleurs parce que nous ne leur donnons pas de place. (...) Ici, on ne peut pas dire qu'ils sont chez eux ; ils ne peuvent pas dire que l'on s'occupe exclusivement d'eux, quand ils se voient mêlés à tant de monde ; (...) Vos enfants ne viennent pas ici avec plaisir ; allez leur rendre cet attrait qu'ils ont perdu pour ce lieu, j'en défie qui que ce soit ; ailleurs au contraire, la nouveauté plaît, les nouveaux lieux attirent et tout peut faire espérer que l'on réussirait bien ailleurs. » (lettre n°23)

Une fois de plus, c'est la préoccupation des enfants et des jeunes, allié au souci de leur faire découvrir et aimer Jésus-Christ dans de bonnes conditions, qui va pousser Antoine Chevrier à partir. En définitive, un écriteau présentant l'ancien dancing du Prado « à louer ou à vendre » sera pour lui un signe de Dieu, qui le poussera à oser franchir le pas.

I. QUI ÉTAIENT LES JEUNES ACCUEILLIS AU PRADO ?

- Voici tout d'abord comment les présente le Chanoine Chambost :

« Ils arrivent, ayant passé l'âge des premières communions dans les paroisses. Ils ont de douze à vingt ans. Les uns appartiennent à de bonnes familles et ont simplement été retardés par les circonstances, comme le grand éloignement de l'église, ou la nécessité de gagner leur vie. D'autres connaissent tout, excepté le bien. On les a laissés courir de côté et d'autre. Leur conduite n'est pas contrôlée. Ils s'habituent à marauder. La liberté est leur unique culte, mais liberté pour eux signifie insubordination, indiscipline, droit de tout faire. »

« Il est même arrivé quelques fois que des mères désolées ont supplié le Père Chevrier ou ses continuateurs, d'aller retirer de prison leurs enfants, que la Justice ne consentait pas à remettre en liberté, à moins leur avait-on dit, que le Prado ne s'en chargeât. Ceux-là, le bon Père les acceptait toujours. » (Chanoine C. Chambost, « Le vénérable Antoine Chevrier », Vitte Paris 1936, p.189)

On peut donc dire que ces jeunes viennent au Prado :

- soit parce qu'ils *ont raté le coche* de la préparation à la communion en paroisse (événements familiaux ; éloignement de l'Eglise ; horaires de travail en usine inadaptés à ceux des catéchismes paroissiaux ...)
- soit ce sont des enfants et des jeunes *livrés « à la rue »*, sans véritable encadrement ;
- soit ce sont de *petits délinquants*, pour qui le Prado représente une alternative à la prison.

Au niveau légal, le Prado a été assez rapidement reconnu comme école primaire libre, suite à un rapport de l'inspection académique du 23 février 1861 : *« Grâce à une législation alors favorable à l'Eglise, le Prado a été reconnu comme école primaire libre le 8 mars. Aux yeux de l'inspecteur d'Académie, la qualité de prêtre de bonne réputation suffit au Père Chevrier pour en être regardé comme le directeur. »* (O. de Berranger, id. p.82)

- Ces jeunes étaient accueillis pendant 6 mois (les « séries »). Au tout début, il y a déjà 30 à 40 personnes à nourrir ! Pourtant, le Père Chevrier se refusera toujours obstinément à faire travailler ces jeunes, ce qui aurait pu générer des rentrées d'argent appréciables (comme cela se pratiquait dans la plupart des « providences »).

Comment comprendre cela ?

C'est que le Père Chevrier veut vraiment que ces jeunes soient reçus comme des jeunes et non comme des bras. Il fait référence aux enfants des familles aisées, pour qui on ne trouve rien à redire qu'ils aillent dans de bonnes écoles, sans travailler...

Pour Antoine Chevrier, ces jeunes sont des hommes et des femmes en devenir ; et même plus : ce sont des *enfants de Dieu*, à qui il veut absolument faire découvrir leur dignité et l'origine de leur grandeur. On entend cela clairement dans la réplique d'A. Chevrier à un officier de police qui l'avait conduit au poste, parce qu'il exerçait la mendicité à la porte de l'église de la Charité : *« je tâche de les chausser et de les nourrir pour commencer ; puis de les moraliser, d'en faire des hommes et des chrétiens, et lorsqu'ils ont le sentiment de leur grandeur, quand je vois qu'ils peuvent faire leur chemin dans le monde, je les rends à la*

société, tout en les suivant encore, les encourageant, les fortifiant après leur départ de la maison. »
(Déposition de Perrichon, cité par O. de Berranger, id. p.85)

- Au Prado, les jeunes ne restent que 6 mois à plein temps, pendant lesquels le Père Chevrier leur donne la chance de vivre dans une véritable « maison d'Évangile » : catéchisme, temps de prière, eucharistie et par-dessus tout la recherche d'une mise en pratique constante de l'évangile, par tous les habitants de la maison ... une mise en pratique de l'évangile, qui passe par le respect ... la douceur ... l'attention ...

Cependant, à l'issue de ces 6 mois, le Père Chevrier continue d'en garder le souci :

« M. Chevrier n'abandonne pas non plus les siens. Il leur choisit de bons ateliers et sa bienveillance les y accompagne. (...) Ils reviennent au Prado quand ils en ont le loisir ; ils ont des jours de réunion où ils se retrouvent ensemble. Il y a même un local où l'on reçoit quelque fois pendant huit ou quinze jours ceux qui ont besoin de se recueillir de nouveau pour prendre des forces contre les assauts de l'ennemi, ou pour réparer une faute commise. » (Chambost, id. p.199)

- Il est intéressant enfin de savoir comment ces jeunes vivaient ce passage par le Prado :
 - Témoignage d'un prêtre : *« Le lendemain d'une première communion un enfant pleurait. Je le pris à part et lui demandais la raison de ses larmes. Il avait seize ans. 'En ce moment, mon père, me dit-il, je suis heureux et sage ; mais il va falloir m'en aller, je vais retrouver la flotte, je rejoindrai les camarades, et j'ai peur, oui j'ai trop peur de ne pas rester sage ! ' Pauvre enfant ! Je pensais souvent à lui, je priais pour lui ; mais je ne pus le suivre. Trois mois après, je le rencontre à la prison, en allant voir l'aumônier. Il baissa la tête et n'osa me parler. Mais le lendemain, je recevais de lui une lettre écrite le soir même : 'Vous avez dû avoir honte, mon Père, de me voir à Saint-Joseph. Rassurez-vous, je n'en suis pas moins resté votre enfant et l'enfant du bon Dieu ; je ne suis pas en prison pour avoir fait aucun mal. Je n'ai pas trouvé de travail tout de suite, et chez nous on m'a mis dehors. J'ai été obligé de coucher sous un pont et la police m'a ramassé, et j'ai été condamné pour vagabondage. Voilà toute l'affaire. Je vous répète, mon cher Père, que je n'ai violé aucun commandement de Dieu. C'est un malheur, non un péché. »*
 - Chambost poursuit avec un autre fait précis :
« Il arrive quelquefois que ces enfants convertissent leurs parents. La mère de l'un d'eux, venant le voir au Prado, le trouva si changé qu'elle n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles : 'Mère, lui dit-il, c'est qu'ici on prie le bon Dieu. Chez nous on ne le priait jamais ! » La mère, confuse, répondit en versant des larmes. 'Tiens, mère reprit l'enfant, voici un christ qu'on m'a donné ; porte-le toujours et tu seras heureuse comme moi.' » (Chambost, id. p.201)
- Quand les enfants franchissaient la porte du Prado, ils étaient gauches, effarouchés, méfiants. Assez souvent agressifs envers « les soutanes ». Mais les témoins racontent que, peu à peu, leur comportement se modifiait, ils entraient dans la joie.

« Il suffisait que le Père passe dans la cour pour qu'ils viennent vers lui et cherchent à le retenir le plus longtemps possible dans leurs jeux. (...) Parfois il les grondait mais il gagnait les plus récalcitrants : 'On obtient plus par la douceur que par tout autre moyen.' C'est pourquoi, une fois assis sur les bancs de la chapelle, ils l'écoutaient. Son catéchisme était simple, clair, solide.» (O. de Berranger, p.87)

Cette dernière remarque est importante : l'accord entre *la Parole annoncée* à la chapelle et *la pratique de cette Parole de l'évangile* dans toute la maison produit un fort impact sur l'attitude des jeunes au Prado et vis-à-vis du Père Chevrier. Du coup, « ils l'écoutaient ! » Son autorité auprès d'eux provient de la cohérence entre sa vie et la clarté de la Parole évangélique qu'il proclame.

II. QUELS ÉTAIENT LE REGARD ET LA MANIÈRE D'ÊTRE DU PÈRE CHEVRIER ENVERS LES JEUNES ?

1) Il ne se laissait pas rebuter par le caractère repoussant de certains jeunes.

« Le P. Chevrier lui-même ne pouvait suffire au travail. Dans l'impossibilité de recevoir tous les enfants qu'on lui présentait, il choisissait au rebours de ce qu'eût conseillé la sagesse purement humaine. Quand on lui demandait les conditions pour être admis : 'il y en a trois, répondait-il avec esprit : ne rien avoir, ne rien savoir et ne rien valoir.' Il recevait de préférence les enfants les plus indociles et les plus méchants, et il disait à ses prêtres : 'Si jamais les ressources venaient à diminuer, il faudrait renvoyer d'abord les plus sages et garder les plus mauvais, parce qu'ils ont plus besoin de notre œuvre. » (Chambost, p.188)

2) Il cherchait à pratiquer envers ces jeunes tout l'évangile et il en donnait l'exemple lui-même.

« Pour ces chers enfants, le P. Chevrier était tout bonté, douceur, patience et dévouement. Aussi voyait-on leur cœur et leur visage s'épanouir. Ils apprenaient bien vite à aimer le prêtre et la religion et ils mettaient toute leur bonne volonté et toute leur ardeur à s'instruire. » « Rien de frappant, dit un témoin, comme le changement opéré dans ces pauvres enfants. Tout d'abord on les trouvait défiants, respirant la haine de la soutane, ayant le blasphème sur les lèvres. Peu après, ils étaient plus abordables, on peut dire qu'ils se civilisaient, puis ils devenaient des enfants chrétiens, aimant le prêtre. Il fallait les voir, à la fin de la série, entourant le Père quand il passait dans la cour. C'étaient des cris : 'Mon Père, mon Père', répétés à satiété. Et lui, avec un bon sourire, donnait une petite tape sur la joue des plus rapprochés, et s'en allait content de les voir heureux. » (Chambost, p.190)

De ce point de vue, le Père Chevrier est très proche du regard foncièrement positif que portait Don Bosco sur les jeunes des rues de Turin.

3) Antoine Chevrier voulait que tous, au Prado, acquièrent le même regard et la même pédagogie, inspirés directement de l'évangile.

« Lorsque le P. Chevrier chargea un de ses nouveaux prêtres de la direction des catéchismes, il lui dit : 'Mon ami, je vous confie un trésor : nos enfants de la première communion ; aimez-les, soyez pour eux un père ; suivez pour les diriger tous les conseils que je vous ai donnés.' Ces conseils, appuyés sur ses propres exemples, nous les trouvons écrits de sa main dans ses règlements sous ce titre : RAPPORTS AVEC LES ENFANTS. » (Chambost, p.191-192)

« Cet article est un des principaux et des plus difficiles. On doit traiter les enfants avec douceur et charité et ne jamais les frapper pour quelque raison que ce soit. S'ils ont des défauts, il faut les reprendre avec patience et prier pour eux. Ils viennent pour se convertir ; ils ne peuvent être sages en un jour ; il faut aller doucement, attendre avec patience et compter beaucoup plus sur la grâce de Dieu que sur nous-

mêmes. On obtient plus par la douceur que par tout autre moyen. Il faut les aimer comme des enfants qu'il s'agit de ramener au bon Dieu. Tout est renfermé dans ces mots : nous devons être pour eux des pères et des mères, avoir pour eux le cœur d'un père et d'une mère.

Nous sommes auprès d'eux les représentants de Jésus-Christ, et combien sont rares ceux qui le comprennent et savent s'y conformer dans la pratique. On trouve parmi ceux qui dirigent les enfants des mercenaires, des maîtres, des maîtresses, des chefs, des commandants ; mais des pères, des mères, des pasteurs, des hommes qui savent attendre, prier et souffrir, très peu, presque point. On peut dire qu'une personne qui ne prie pas, qui se laisse aller à ses défauts naturels, qui ne fait pas pénitence, qui ne communie pas souvent, qui ne sait pas souffrir, est incapable de faire du bien spirituel aux enfants. Il peut avoir une apparence de régularité, de bien extérieur, mais en fait de bien surnaturel, rien. Les grâces spirituelles nous sont venues du ciel par la mort de Jésus-Christ et elles n'auront jamais d'autres sources que la prière, la souffrance et la mort à soi-même. Commençons à nous corriger avant de corriger les autres.

Nous leur servons de père et de mère. Un père, une mère font tout par amour et c'est ce qui adoucit leur tâche si laborieuse. Ils ont soin de leurs enfants, ils veillent sur eux, ils pensent à eux avant de penser à eux-mêmes, ils se font leurs serviteurs, ils s'occupent de tous leurs besoins, de leur nourriture, de leur logement, de leur vêtement. Leur cœur les remplit de précautions et de prévoyance. Demandons à Dieu des cœurs de pères et de mères pour conduire et aimer nos enfants. »

Dans ce texte capital, le Père Chevrier souligne que l'on ne peut pas prétendre « diriger » des jeunes, si on ne se convertit pas soi-même. Il renvoie même à plusieurs pratiques ou attitudes en ce sens : « *prier, faire pénitence, communier souvent ; savoir souffrir ...* » Aujourd'hui, on peut comprendre que sous cet objectif de *conversion*, se joue en réalité la question essentielle du *respect* dû aux jeunes. Sans utiliser ce mot moderne, on perçoit que le Père Chevrier en a une très vive conscience et une pratique attentive, qui provient de sa foi en Christ.

4) Le Père Chevrier manifestait et cultivait un très grand respect pour chaque jeune.

Il est vrai que le texte « RAPPORTS AVEC LES ENFANTS » pourrait aujourd'hui rebuter *a priori* plus d'un professionnel de l'éducation, en raison de l'emploi d'un registre que l'on pourrait juger trop « affectif » pour suffisamment garantir une juste distance éducative...

Mais d'une part, cela traduit l'authenticité et la véritable gratuité de la relation du Père Chevrier avec les jeunes accueillis au Prado :

« L'amour du Père Chevrier pour les enfants et les jeunes gens n'est pas feint. Il éprouve une profonde joie au milieu d'eux et peut exprimer à leur égard ses réserves de tendresse paternelle. Peut-être n'était-ce pas sa vocation première, telle qu'il l'avait perçue la nuit de Noël 1856, mais je ne pense pas, comme cela a été dit, qu'il ait jamais utilisé l'apostolat auprès d'eux comme un 'moyen' pour former des prêtres pauvres. » (O. de Berranger)

D'autre part, il est surtout important de bien comprendre sur quel *registre* se situe exactement ce langage, qui évoque « *l'amour d'un père ou d'une mère* ». On le perçoit très bien dans l'article du « règlement » proposé aux adultes en contact avec les enfants : l'amour ou la douceur dont il s'agit sont reliés à une conscience extrêmement forte de la dignité « *d'enfants de Dieu* » de ces jeunes.

D'où l'exigence d'une « *conversion* » constante des adultes à leur égard : « *il faut les aimer comme des enfants qu'il s'agit de ramener au bon Dieu.* » Il ne s'agit donc pas d'un amour seulement humain ou provenant d'une affectivité naturelle, mais d'une attention respectueuse à leur croissance humaine et spirituelle en tant que « *représentants de Jésus-Christ* », au service et au nom de l'amour premier que Dieu leur porte.

Autrement dit, le Bienheureux Antoine Chevrier insiste auprès des adultes intervenant auprès des jeunes du Prado, pour qu'ils se souviennent constamment que :

- ces jeunes ne sont pas leurs choses et qu'ils ne leur appartiennent pas, puisqu'ils appartiennent à Dieu. Ils ne peuvent donc pas agir envers eux n'importe comment, ni faire n'importe quoi, et cela demande de cultiver une attitude de profond respect et d'autodiscipline envers eux : « *commençons à nous corriger avant de corriger les autres* ».
- les adultes n'ont pas tout pouvoir sur les jeunes et ils ne sont même pas les acteurs les plus importants de leur vie : il faut donc supporter de laisser 'de l'espace et du temps' pour que Dieu travaille. Même la règle de « *ne jamais frapper les enfants* » est très novatrice, à une époque où aucune loi n'avait encore été votée socialement pour venir limiter la toute-puissance du *Pater Familias* et son droit absolu de corriger comme il lui semblait, même physiquement, sa progéniture. C'est ainsi qu'il faut entendre les expressions « *savoir souffrir* », « *savoir attendre* », « *prier* » (les confier à Dieu) et même « *communier souvent* » (pour garder une conscience forte du véritable enjeu de la relation éducative ...), etc.

En conclusion :

Il est bien clair que le Père Antoine Chevrier n'a pas uniquement voulu fonder une Œuvre d'éducation de la jeunesse. Pour autant, il a réellement pris au sérieux la vie des jeunes qui ont croisé sa route ; à St André, il a su les regarder et les considérer comme des paroissiens à part entière ; puis par la suite, il a su inviter ses collaborateurs à toujours regarder les jeunes comme « des fils de Dieu » en croissance, méritant une attention pastorale toute aussi importante que n'importe quel adulte.

Et nous : de près ou d'un peu plus loin, **quel est notre regard sur les jeunes et quelle attention portons-nous à eux** ? Que comprenons-nous des difficultés et des richesses de leurs vies ? Comment les portons-nous dans nos cœurs de prêtres ou de chrétiens ?

Terminons en reprenant ces mots de Mgr Olivier De Berranger :

« *Est-ce que cela ne nous parle pas aujourd'hui encore ? En France, combien de fois n'entend-on pas dire : « Il n'y a pas de jeunes à l'église. » Mais quels efforts faisons-nous pour rendre l'Eglise proche d'eux ? Cela est vrai de toutes les couches sociales, mais particulièrement des milieux populaires. Les fruits des Journées Mondiales de la Jeunesse ne sont pas à nier. Avec le temps, ces rencontres périodiques instillent une espérance pour la transmission de la foi et de la ferveur chrétienne. Mais, honnêtement, quelle place y est faite aux jeunes des milieux populaires ? Avec le soutien de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, cette place n'est pas nulle. Est-elle à la hauteur des priorités de l'Évangile ?* » (O. de Berranger, « *Antoine Chevrier, dis-nous ton secret* », p. 73-74)

Philippe BRUNEL, prêtre du Prado